

LE BIDON DE COPPI

En tout faible corps gît un souci de force.

En tout cycliste du samedi somnole le rêve d'être Coppi.

Être Coppi chaque nuit.

Être Coppi une nuit sur trente depuis plus de trente ans.

Le cerveau effondré aux nuages de l'oreiller ouvre le hublot sur une peinture toujours la même d'orages et d'éclairs au style des marines entrevues au mess des officiers. Mon adolescence flotte sur un songe empli des mêmes montagnes et comme ensevelies sous l'identique châtiment. Mon corps voûté sous l'orage s'élève parmi des pins et des sous-bois aux esquisses effrayantes. J'avance depuis trente ans sur les œuvres au noir de Pellos et Gustave Doré. Je fais ce rêve étrange d'eaux sans fin déversées et pénétrant les os. Je rêve que je suis échappé seul, dans quelque étape dantesque à travers les Alpes ou les Dolomites. Je ne vois rien, la

nuit où va mon vélo est plus épaisse que les oreillers où le rêve s'étend.

Je m'endors à Paris et la course revient. Je m'endors à Dakar et le rêve reprend — l'imaginaire Stelvio où se déploie l'imaginaire force. Dans le soir de Nairobi, je réclame au motard mon avance sur le second. Où que je m'endorme, la folie veille et veut son essor parmi les épicéas. Assoupi sur un banc du Pincio, je laisse sous les paupières des éblouissements étrangers au ciel romain : la foudre tombe et le sol inondé devient torrent alpestre sous mes roues.

Je laisse filtrer depuis la jeunesse une même exaltation.

Je subis depuis trente ans le même déclin.

Vient le moment dans le creux de la nuit que ma force vacille. Je serre l'édredon. Je ne sens plus mes jambes. Je deviens liquide. Le motard pose un pied sur l'alluvion des boues. Il me regarde une dernière fois. Il laisse venir sur moi les poursuivants. C'est la fin. Le froid tombe sur les os. Les coureurs sont loin, la nature hostile. Je me vois tel que je suis — faible et si peu conforme à Coppi ; les saisons passent, je perçois les signes de l'âge, les cheveux blancs, la sécheresse apache.

Depuis trente ans le miracle advient d'une auto revenue des arrières pour me sauver. Plus sombre que le paysage aux lueurs fuyantes, une automobile ralentit à ma hauteur — un vaisseau noir où

le fantôme de Geminiani apparaît. La vitre s'abaisse doucement sur un visage estompé par la pluie. Geminiani Raphaël, évangéliste en chef, le testamentaire de Coppi.

Il me tend le bidon vert pâle de Fausto.

Je défais le bouchon de liège, je bois.

Geminiani remonte la vitre sans considérer mon âge, depuis trente ans répète vas-y même ; depuis trente ans, les lèvres humides du bidon de Coppi, j'esquisse un sourire à l'arrivée.